



PENSER VOYAGER DÉCOUVRIR

## Police, haut les mœurs !

*La sociologue Gwénaëlle Mainsant a enquêté plusieurs années sur la Brigade de répression du proxénétisme. Une police encore dominée par des schémas virils, et parfois stéréotypés.*



« La police des mœurs, celle qui colle son œil dans le trou de la serrure »

! Reine de l'alcôve, dotée de son propre musée, la mythique Mondaine a beau s'appeler, depuis 1992, Brigade de répression du proxénétisme (BRP), elle reste un objet de fantasmes, nourri de sulfureuses fictions et de documents épicés par des journalistes faits-diversiers ou des commissaires héroïsés. Entre prestige et soupçon... Après avoir suivi, à partir de 2006, enquêtes et interpellations de ce service d'élite de la police judiciaire, et avoir accompagné la brigade des cabarets qui surveille les établissements de nuit à caractère sexuel, la sociologue Gwénaëlle Mainsant, chercheuse au CNRS, passe la légende au crible d'une socio-histoire, tout aussi passionnante. *Sur le trottoir, l'État. La police face à la prostitution* est un très grand livre, haletante adaptation d'une thèse ardue de sciences sociales. À la frontière de la sociologie, des imaginaires et des études de genre, l'autrice met en scène les tensions et les basculements qui se tissent, depuis la fermeture des maisons closes en 1946 : disparition progressive de l'objet « mœurs » avec la dépenali sation de

l'adultère et de l'homosexualité ; oscillation entre renseignements sur l'intimité déviante des hommes puissants, et contrôle de la sexualité « dangereuse » des classes populaires nuisant à l'ordre public. Mais surtout comment, alors que la politique pénale française est abolitionniste (la prostitution étant vue comme une atteinte à la dignité humaine), la police, pour la contrôler, continue à l'organiser, et donc à la réglermenter.

**Votre essai s'ouvre sur une scène de surveillance et de filature, où, sociologue embarquée, vous venez à jouer un petit rôle policier...**

La BRP, dans le cadre d'une enquête sur un réseau ghanéen, surveillait, depuis un appartement où j'étais présente, un établissement suspecté d'être un hôtel de passe, dans le quartier parisien de la Goutte-d'Or. J'ai tenu à raconter d'emblée cette séquence pour souligner l'ambivalence de ma position sur le terrain. Contrairement à ce qu'affirment d'autres sociologues sur la police, il n'y a pas d'ethnographie qui ne soit participante. La question est de savoir comment participer, sans devenir complice d'une institution répressive. Il n'a pas été facile à cet égard de trouver ma place. Je suis arrivée à la BRP avec une grande distance sociale

et morale, et ai dû travailler sur moi pour gagner la confiance des gens que j'observais, en acceptant leurs conditions de travail, horaires extensifs, plaisanteries, etc. Ce qui implique de se fondre dans leurs codes, or lors d'une planque, il n'est vraiment pas possible d'attendre dans son coin... J'ai donc participé, de manière ténue, en allant vérifier un nom sur une boîte aux lettres.

**Qu'avez-vous observé depuis ce poste privilégié, à l'intersection de la police et de la prostitution ?**

La brigade des mœurs est un lieu de prédilection pour comprendre comment, à partir des marges, se construit la norme sexuelle. Les routines des pratiques policières participent à produire le droit et à fabriquer un ordre social : les policiers, qui sont aux prises avec la réalité multiforme de la prostitution, sont en permanence confrontés à des zones de flou, à des dilemmes pratiques, à des contradictions morales et émotionnelles, qui les forcent à qualifier eux-mêmes ce qu'est, ou n'est pas, la prostitution. Qui est désigné comme prostitué(e) ? Quel événement déclenche une intervention ? Qui passe à travers les mailles du filet ? À partir de ces questions, je cherche à analyser comment l'État, à travers ses agents, différencie la sexualité lé-

gale et illégale, déviante et normale.

### **En quoi la prostitution est-elle floue ?**

Sa définition commune, échange de services sexuels contre rémunération, est très générale. Certaines féministes matérialistes comme Paola Tabet ou Gail Pheterson ont constaté que l'échange économique-sexuel, ainsi défini, se faisait presque toujours dans un seul sens : sexualité féminine contre rétribution masculine. Comment qualifier alors une femme entretenue dans le cadre d'un mariage ? Ou une jeune femme qui se fait offrir des cadeaux en échange de rapports sexuels dans un hôtel de luxe ? Ou encore une masseuse qui, dans un salon, pratique un massage complet sur le corps d'un client ? La prostitution n'a rien d'évident. Elle n'est d'ailleurs pas définie dans le droit français. Dans ce flou juridique, une prostituée peut endosser plusieurs rôles : coupable (de racolage ou de proxénétisme) ; victime (de proxénétisme ou de traite des êtres humains) ; ou encore « indic ». Et ces rôles contradictoires peuvent s'entremêler : victime de proxénétisme mais auteure de racolage ; victime de proxénétisme mais coupable d'être en situation irrégulière sur le territoire français... Entre répression et compassion, cette indétermination, palliée par les policiers qui se chargent de trancher, a été exacerbée par la loi pour la sécurité intérieure (LSI), dite loi Sarkozy.

### **Qu'a changé cette loi en 2003 ?**

Elle a réorienté le cadre de la prostitution dans un sens sécuritaire, en étendant la définition du racolage à ses formes passives, en alourdissant les sanctions contre le proxénétisme et en introduisant la traite des êtres humains dans le code pénal. L'article 76 prévoit aussi d'octroyer un titre de séjour aux victimes de la traite qui dénonceraient leurs proxé-

nètes. Cette mesure de protection, versant compassionnel de la loi, se veut un moyen d'abolir la prostitution et de maintenir l'ordre public. À la fin des années 1990, avec la création de l'espace Schengen et le déclin de la prostitution « traditionnelle » (femmes françaises, blanches ou d'origine maghrébine, se prostituant de manière indépendante), a explosé une prostitution jeune et étrangère, en provenance d'Europe de l'Est, puis d'Afrique de l'Ouest, qui a empli les rues des centres-villes de façon ostensible, au point de provoquer une série de controverses politiques, sur la nécessité de protéger les victimes ou la nécessité de réprimer, tensions qui sont à l'origine de la LSI.



**Le proxénétisme est alors « concurrencé » par l'incrimination pour traite, ce qui provoque une guerre des polices...**

Avec la nouvelle loi, les effectifs de police et les moyens alloués à la question prostitutionnelle augmentent. De nouveaux services sont créés ou relancés. Fondée en 2003, et douée de compétences transversales dans tout Paris, à la différence des commissariats d'arrondissements, l'Unité de soutien aux investigations territoriales (Usit) doit lutter contre le racolage, « nettoyer » les trottoirs. La relance de l'Office central pour la répression de la traite des êtres humains (OCRTEH) vient aussi concurrencer la BRP. Cette guerre des polices porte avant tout sur les motifs prioritaires d'intervention : sauver

des victimes, mettre fin à une nuisance publique, etc. Chacune cherche ainsi à revendiquer son pré carré, en affirmant la légitimité de sa mission.

**Comment ?** La BRP, héritière de son histoire, la traque des « grands » bandits (car le grand bandit fait le grand flic), veut mettre en œuvre la nouvelle législation sur le proxénétisme à partir d'enquêtes judiciaires traditionnelles, de recrutements d'indics permettant de remonter les réseaux de la criminalité organisée. L'OCRTEH qui se concentre sur l'incrimination de traite des êtres humains, autour de laquelle se met en place un gros travail de communication sur l'exploitation sexuelle et de rapprochement avec des associations humanitaires d'aide aux prostituées, parvient à créer des coopérations sur la traite avec d'autres polices, en Allemagne et en Suisse (pays où le proxénétisme est par ailleurs légal). Comme l'a résumé un interlocuteur, dans cette guerre, la BRP, fidèle à un modèle de « PJ » à l'ancienne, c'est *Navarro*, et l'OCRTEH, organisation pyramidale, c'est plutôt *FBI : portés disparus* !

**Une façon de dire que la Mondaine n'a pas évolué ?**

La police s'est timidement féminisée, et l'est en moyenne à 20 % — plus les fonctions sont éloignées du terrain, plus elles sont féminisées, les CRS ne comptant ainsi que 3 % de femmes. La prostitution s'est aussi transformée du point de vue du genre et du sexe — environ 30 % d'hommes et de transgenres. Et pourtant, l'activité de la BRP a très peu changé. Pour un policier de la Mondaine, façonné par le schéma hétérosexuel et viril de sa propre masculinité, il est très compliqué de considérer qu'un homme puisse se prostituer et être victime de proxénétisme. La prostituée demeure

à ses yeux une femme sur le trottoir. Et, depuis la disparition des maisons closes tenues par des mères maquereelles, la figure du proxénète reste, dans l'imaginaire, un homme, malgré tous les contre-exemples récents, dont les « mamas » nigérianes. J'ai suivi de 2015 à 2017 plusieurs procès pour traite et proxénétisme, et il n'y avait presque pas d'affaires portant sur des hommes ou des transgenres. La police conduit donc très peu d'enquêtes sur ces catégories-là, qu'elle ne veut, ou ne peut pas, inclure dans ses populations cibles.

**Ce que vous expliquez par une étonnante sociologie des émotions...** On envisage le travail policier sous l'angle de l'usage de la force, alors que les émotions jouent un grand rôle à la Mondaine : complicité, séduction, mépris, colère, moquerie, dégoût, ennui... Les policiers déploient tout un travail relationnel et émotionnel pour faire parler les victimes, et établir une proximité en vue de les recruter comme indics. Leurs interrogatoires impliquent d'entrer dans le détail des pratiques sexuelles, ce qui n'est pas facile pour eux, quand il s'agit de corps et d'échanges qu'ils ne se représentent pas forcément, ou n'ont pas envie de se représenter, parce qu'ils ne relèvent pas de la traditionnelle binarité homme-femme. Leurs routines professionnelles sont désajustées par rapport à la présence de prostitués, hommes ou transgenres, avec lesquels ils ne savent pas interagir émotionnellement. Le contrôle de la sexualité reste un monopole masculin, effectué par des hommes d'un genre viril.

**Comment savate ? Les chaussons ne se cachent**

plus



Lesfurlanedes gondoliers, tout comme nos bonnes vieilles charentaises, se font pimpantes.

Plus du tout pantouflards, les chaussons ! Cet accessoire que l'on planquait vite quand débarquait un(e) invité(e) ose même se pavaner. Entre le confinement et l'offensive glaciale de février, il a regagné ses galons, et pas qu'au figuré : de nouveaux modèles revisitent des classiques, telle la version en velours des *furlane* vénitienne (les chaussures des gondoliers au XVIII<sup>e</sup> siècle), introuvables à moins de 85 € ! Les charentaises aussi se rebellent, adoptant des coloris pimpants, troquant l'écossais contre des pois, le marron contre du lamé... tout en restant fidèles au traditionnel « cousu-retourné » (sans colle) pratiqué par l'Atelier Charentaises qui a relancé leur fabrication en mai dernier. — *S.Be.*

## Un remède fait main Écrire des mots pour dire les maux

Et si écrire c'était prévenir ? Aucune méthode n'est infaillible mais coucher sur le papier, régulièrement, à la

main, ce que l'on a sur le cœur mettrait à l'abri d'un stress trop intense, améliorerait la mémoire, le sommeil et atténuerait même certaines douleurs physiques. Psychologues et psychiatres ont commencé à conseiller cette retranscription dans les années 1980 pour le traitement des syndromes de stress post-traumatique ou les états de deuil dépressif. La crise sanitaire permet de redécouvrir ses vertus afin d'éviter l'anxiété, la déprime qui peuvent nous gagner en ce moment.

Cette écriture dite « expressive » se pratique au rythme de chacun(e), quotidiennement ou seulement quelques fois par semaine. Il n'est pas nécessaire d'être prolixe, ni d'être lu par autrui pour que nos propres mots nous aident, au-delà des techniques de développement personnel. Décrire le détail d'une journée vécue comme compliquée, ressentie comme décevante ou épuisante, apporte souvent une sensation de soulagement. Le pouvoir de la parole, exprimée sur le divan d'un psy pour lutter contre la douleur psychique, a longtemps éclipsé celui de l'écriture. Même si Jung a toujours eu du respect pour cette pratique, elle n'a commencé à sortir de l'ombre que dans les années 2000. L'essayer ne coûte rien et a l'avantage d'occuper les longues soirées confinées. ■

*par Propos Recueillis Parjuliette Cerfillustrationsaline Zalko pour Télérama et — Sophie Berthier*

“ « *La Mondaine est un lieu de prédilection pour comprendre comment se construit la norme sexuelle.* »

## À lire

**Sur le trottoir, l'État. La police face à la prostitution**, coll. « La Couleur des idées », éd. Seuil, 352 p., 24 €.

## Gwénaëlle Mainsant

1983 Naissance à Reims. 2012 Soutient à l'EHESS sa thèse, dirigée par Didier Fassin, « L'État et les illégalismes sexuels. Ethnographie et socio-histoire du contrôle policier de la prostitution à Paris ». 2015 Enseigne à l'université Paris-Dauphine. 2016 Participe à l'*Encyclopédie critique du genre* (éd. La Découverte).

“ *Bonne idée Roubaix, une lumière bleue Dès ce dimanche 7 mars, il faut s'accrocher au fil roubaisien, une ligne bleue tracée au sol qui permet de découvrir un parcours conçu pour révéler les pépites de la cité du Nord. De la gare à l'usine Motte-Bossut, de la Colonne aux baisers à la Goutte de lait, la ligne est claire : ne plus passer à côté de ce qui a valu à Roubaix son label de Ville d'art et d'histoire. — S.Be. • Visite guidée gratuite des sites « marqués » le premier dimanche de chaque mois.*

